MON MARI LE CLONE

C'est à la demande d'un magazine d'investigation scientifique que je tente ici de faire le point sur mon histoire conjugale. On m'a fait comprendre que mon témoignage pourrait aider la recherche féminine, et c'est, j'insiste, uniquement dans ce cadre – un rapport de cas – que j'accepte de m'étendre ainsi sur ma vie privée. À l'aube de la soixantaine, j'aspire à un peu de tranquillité, et je souhaite aussi réserver à mon mari, qui joue paisiblement à mes côtés, un avenir serein.

Pour bien saisir les aspects les plus délicats de notre histoire, il faut se replonger dans le contexte de la fin du siècle précédent, à l'époque où nous, femmes, avions encore besoin de semence masculine pour nous reproduire. Souvenez-vous : c'était il y a trente ans seulement.

J'étais frappée de stérilité psychologique. Nous en étions à notre quatrième tentative de fécondation *in vitro*, la dernière que remboursait la Sécurité sociale de l'époque, lorsque mon mari, le 21 mars 2001, est décédé, d'un arrêt cardiaque, dans la salle de prélèvement où il procédait seul au recueil de ses gamètes.

Les infirmières ont invoqué un malencontreux concours de circonstances, l'équinoxe de printemps, la conjugaison des poussées de sève – je n'ai pas voulu en savoir plus. Et quand on m'a proposé de laisser mon mari dans son petit tiroir de la morgue, pour l'y congeler, tout simplement, et le transférer à la Banque des Corps, j'ai tout de suite accepté. On parlait alors de progrès scientifiques lents mais certains, avec pour seul inconvénient un léger décalage temporel au sein du couple. Ce n'est que vingt ans plus tard, alors que j'abordais la ménopause, qu'on a renoncé définitivement à améliorer les techniques de décongélation.

Je n'ai certes pas, pendant ces vingt années, joué à la veuve éplorée. Et pour ne rien vous cacher, je n'ai jamais réellement envisagé le retour, décongelé, de mon mari. Les circonstances de son décès étaient connues de la plupart de nos proches, et de fréquents sourires, mal réprimés, accompagnaient les condoléances. Moi-même, en rentrant de ma pre-

mière visite à la Banque, j'avais été saisie d'un pénible fou rire. Il faut vous dire aussi que, très rapidement, tout le monde a semblé oublier mon mari. Encore une fois je vous invite à faire un effort de mémoire : si l'une de vous, lors de ces années d'expériences au gel, a laissé comme moi quelqu'un à la Banque, alors vous savez qu'un homme supposé rentrer s'oublie quasi instantanément; beaucoup plus vite en tout cas qu'un vrai mort scellé sous sa dalle. La vie continue, on s'occupe de la maison, on va au cinéma... On dit que c'est une histoire de délai, d'indéfinition du délai.

Moi, pourtant, je n'oubliais pas tout à fait. L'équipe médicale m'a conseillé les groupes de thérapie, mais je suis une personne très indépendante. Il est vrai que tout en étant soulagée (au moment même de sa mort) d'échapper aux FIV, aux traitements hormonaux et autres triturations, me gagnait peu à peu un sentiment d'absence, vague et sans crise, mais que je n'avais jamais éprouvé même à l'annonce de ma stérilité.

Je n'étais pas triste, j'étais distraite et disponible, ni veuve, ni divorcée, ni vieille. Je me promenais dans les rues en rentrant du bureau, je longeais les quais, poussais la porte des musées et ressortais de suite, écoutais des demi-concerts et assistais à des premiers actes, quittant les théâtres et les cinémas à mi-course de ce qu'on y donnait.

La ville était belle dans les années vingt. On entrait doucement dans les années de soie, ces années de douceur où nous baignons, aujourd'hui, avec bonheur, grâce à la parité et à l'antidéterminisme biologique. Moi aussi, de mon temps, j'avais milité, marrainée par une amie qui s'inquiétait de mon veuvage. Il faut éliminer les différences entre les corps, différences sans issue, sources de tous les ennuis, de tous les débats, séparations, conflits, épurations et polémiques. Et puis, je m'étais mise au sport : l'association dont cette amie était membre proposait, en lien avec une équipe de recherche, des programmes très doux et des séminaires de diététique saine pour femmes matures. Mais surtout, je gardais le goût des promenades. Je rêvais, j'aimais être seule. Je lisais aussi, aux beaux jours, dans les jardins publics. J'aimais surtout observer les variations de la lumière : aux changements de saison, le flottement de la poussière dans les rayons, le pollen qui dérive... ou les rondes de feuilles mortes, et la brume près de la Seine, la patine des troncs et des pierres, le temps qui peu à peu se dépose, poli, lustré, au flanc des monuments.

Il me venait des rêves étranges. Je peinais à m'intéresser aux conversations, à sympathiser aux projets. Je pris l'habitude de rendre souvent visite à mon mari. C'était une façon de ponctuer le temps. Une employée discrète faisait glisser le long tiroir

marqué au nom que je portais encore. Au-dessus du tiroir scintillaient brièvement, sous la lumière froide, des cristaux de glace. Je sortais souvent de la Banque les joues humides. Il me venait, comme après un soin ou un massage, des vertiges, des chauds et froids. J'étais vidée. Je continuais au hasard ma promenade. Malgré mes cinquante ans on me faisait compliment de mon teint frais, de mes traits lisses. J'aimais les parcs, et leurs rencontres.

Ce n'est qu'ensuite, en 2022, que j'ai dû me retirer tout à fait de mon travail, pour me reposer quelque temps dans une institution. J'avais alors cinquante-trois ans. Les médecins, découragés par les progrès trop lents et les nombreux scandales liés aux décongélations ratées, m'ont rendu le corps, en m'adressant à une société de clonage. La société a procédé au transfert en camion frigo, et nous avons enterré mon mari, une cérémonie intime avec sa vieille mère, sa sœur, et quelques amies proches. Les circonstances de son décès étaient oubliées ; aussi extraordinaire que cela puisse paraître, tout le monde pleurait.

La société préleva solennellement un nombre calculé de cellules, et je signai les formulaires, en qualité de témoin. J'ai gardé de nombreuses photos de ce moment. Mon mari, à travers la vitre qui protégeait son ultime visage, était d'une grande beauté. Il me semblait le voir pour la première fois. Taillé

dans ses trente ans comme dans du marbre, les traits aigus, les joues pleines, le front si lisse qu'il m'était difficile d'y retrouver une expression, il avait des paupières d'enfant, bleutées et translucides, et des lèvres roses que leur longue immobilité dotait d'une jeunesse surnaturelle ; comme s'il n'avait ni trente ans, ni évidemment cinquante, mais aucun âge ; comme si le gel l'avait retiré dans ces landes d'avant-naissance où l'on déambule, pensif, dans un corps d'air et de lumière. On croirait, sanglotait sa mère, qu'il va se mettre à parler, qu'il va ouvrir les yeux disait sa sœur, et elles couvraient la vitre de baisers. À dire vrai, le revoir ainsi fut un choc pour tout le monde. Une buée commençait à blanchir le carreau, il s'éloignait de nous, il fallait faire vite, dopées par les années les bactéries sont sans pitié.

La société de clonage m'évita les démarches pénibles, choix d'une mère porteuse, frais médicaux, certificats, etc. Depuis que tout est pris en charge par la nouvelle Assistance publique, il semble que chacun puisse y trouver son compte. Les neuf mois de couvaison mont aidée à m'habituer à l'idée, qui n'est pas – il faut que vous le sachiez si vous souhaitez vous lancer dans l'aventure – si évidente que ça. Mais depuis que les techniques de clonage sont passées de l'analogique au numérique, la séquence d'ADN, à ce que j'ai compris, est reproduite *in extenso*, et on a la certitude d'obtenir exactement le même individu.

Il faut dire qu'avant ces progrès il y a tout de même eu de nombreuses erreurs. Bien sûr demeure le problème du décalage temporel, plus crucial encore que pour les décongélations. Mais l'individu, à l'arrivée, est en bien meilleure santé, comme neuf, et prêt à repartir de zéro.

D'une certaine façon la situation est idéale pour tout reprendre. J'ai encore, si Dieu le veut, soixante belles années devant moi. Une de mes meilleures amies – cette amie qui m'avait poussée à militer et à faire du sport, à *me remuer* comme elle disait – cette amie non ménopausée a souhaité porter elle-même son mari. Nos liens se sont un peu desserrés depuis. J'ai beau avoir les idées larges, j'avoue que la situation me gêne un peu. Et puis moi, pendant ces neuf mois, je n'ai pas chômé pour autant : je me suis occupée de trouver des cours d'éveil du nourrisson, le meilleur lait maternel possible, etc., et aussi une crèche. Les petits clones, il est bon de le savoir, y sont prioritaires, ce qui est un avantage non négligeable.

Aujourd'hui Jean-Jacques se porte bien. Il va sur ses huit ans. Il joue du piano, a commencé le tennis, travaille correctement à l'école. Nous nous promenons souvent au square. Au début, j'ai essayé de suivre le schéma de sa première enfance, en me renseignant scrupuleusement auprès de sa mère et de sa

sœur, mais nonobstant le fait que je désapprouve plusieurs points de son éducation antérieure, ces deux femmes, comme à l'époque, m'ont à nouveau rapidement agacée, prétendant reprendre mon mari chez elles – atmosphère de vieilles bourgeoises qui ne lui convient certes pas : mon mari s'était mis, sur ses vingt ans, à voter à gauche. De plus, à part le piano et le tennis, les loisirs ont bien changé de nos jours, surtout pour les jeunes. J'avoue me sentir parfois un peu désorientée. Je n'ai rencontré mon mari qu'à vingt ans, et je suis obligée de deviner, bien souvent, les étapes qui l'ont mené à maturation.

Malgré l'accompagnement psychologique mis en place depuis peu autour de ces protocoles, je trouve que nous manquons d'aide. L'amie dont je vous ai parlé a fondé une association, mais très ciblée sur la spécificité de son cas. Il y a évidemment des expériences vécues par mon mari que je ne pourrai pas reproduire dans leur exactitude. Je suis obligée de prendre certaines initiatives. Personne n'est encore capable d'anticiper les effets à long terme. Nous verrons bien. Je m'exerce à ne pas trop prévoir, et à sérier les problèmes. Comme me disait, à la Banque des Corps, l'employée qui ouvrait le tiroir : à chaque jour suffit sa peine.

(1999)

ENCORE LÀ